LES IDENTITÉS NON IDENTIQUES
1. Qu'est ce qu'une identité ?

Un outil pédagogique d'AWSA-Be

« Une vie d'écriture m'a appris à me méfier des mots. Ceux qui paraissent les plus limpides sont souvent les plus traîtres. L'un de ces faux amis est justement : identité. Nous croyons tous savoir ce que ce mot veut dire, et nous continuons à lui faire confiance même quand, insidieusement, il se met à dire le contraire. » Amin Maalouf

G. 28 ans «C'est quand tu te poses cette fameuse question "qui suis-je?" que tu commences à comprendre la profondeur de l'identité»

N. 30 ans «Je ne sais pas, on m'a collé une identité et puis j'ai fait avec».

Identité, issu du mot latin «idem», désignant ce qui est identique. Elle reste néanmoins une notion complexe et difficile à définir, car dans les faits elle signifie à la fois le caractère identique ou confondu de quelque chose, sous-entendu donc qu'une chose soit la même qu'une autre, que quelqu'un soit similaire à un autre. Mais c'est cette même notion d'identité qui permet de distinguer et de différencier une chose des autres.
Outre la dichotomie inhérente à sa définition, l'idée d'identité se voit également sous l'aspect d'une pluralité, à savoir: elle peut être à la fois individuelle et collective, elle peut se rapporter à une seule personne ou à un groupe d'individus, et donc nous parlons d'identité personnelle, d'identité sociale, d'identité communautaire, d'identité professionnelle, d'identité ethnique, etc.

O. 29 ans «Laquelle? Parce qu'à moi seule je cumule 5 identités différentes et pourtant je les porte et je les vis toutes. Je pense que c'est un ensemble de choses qui nous définit aujourd'hui»

L. 27 ans «C'est ce masque que tu ajustes selon les contextes, je suis kurde quand je suis avec les "miens" et puis je suis belge avec la société ici, et quand je suis avec vous, je peux être les deux. Pour moi c'est une image que tu renvoies»

L'être humain est donc face à une multitude d'identités, qui ne sont pas forcément identiques mais forgeant une seule et unique identité se rapportant à une seule personne et c'est ici que s'inscrit d'ailleurs la singularité de chaque être humain.

I. 28 ans «Je pense que ce n'est pas quelque chose qu'on définit, c'est quelque chose qu'on construit et pour ça, il faut prendre le temps de retirer tous les artifices que la société nous impose et puiser en soi le courage d'être ce qu'on souhaite être. Du coup je ne peux pas répondre par une nationalité, une origine, ou une profession ... mon prénom ne suffirait pas?»

Devons-nous alors supposer que l'identité est quelque chose qui nous est attribuée? La perception de l'autre nous forge également une identité, alors qu'en est-il de celle qu'on doit se forger par nous-mêmes?
Comment cette perception se construit? Et Comment dépasser cette image imposée pour proposer une image de soi plus juste?

O. 27 ans «Pour moi, quand on me dit identité, je pense à des papiers d'identités»

S. 29 ans «l'identité me fait penser à ma condition de femme, avant toute chose. Dans l'espace publique, dans l'approche avec les autres c'est ce qui m'est renvoyé sans arrêt: Tu es une femme.»

A. 65 ans «Je voudrais avoir des papiers d'identité avant de mourir pour que je puisse récupérer un peu de dignité avant ma mort»

LES IDENTITÉS NON IDENTIQUES
2. Identité personnelle/individuelle

Un outil pédagogique d'AWSA-Be

« C'est justement cela qui caractérise l'identité de chacun: complexe, unique, irremplaçable, ne se confondant avec aucune autre. »
Amin Maalouf

De nombreux philosophes et psychologues se sont penchés sur la question de l'identité personnelle, celle qui consiste à « devenir ce que l'on est ».

L. 44 ans « L'identité pour moi est ce que la personne est et représente auprès d'elle-même et à ses propres yeux »

La première identité individuelle est le prénom qu'on accorde à un enfant à sa naissance, cet acte est une forme de reconnaissance de l'existence de l'enfant. Puis, le nom de famille, un deuxième acte de reconnaissance : « Cet enfant est le mien, je le reconnais ».

Mais est-ce suffisant ? Se présenter avec son prénom et son nom ?

Un prénom et un nom porte une histoire, une origine, une communauté et bien souvent, lorsqu'une personne se présente, nous allons en déduire une série d'éléments la concernant. Un simple prénom peut devenir un handicap ou un privilège dans une société où les raccourcis sont permis, où les portraits sont dressés, où des histoires singulières deviennent vite une histoire connue de tous, commune. Les clichés et les stéréotypes concluent bien souvent une identité qu'on renvoie à la personne, bien loin de ses spécificités personnelles, individuelles.

N. 33 ans « Mes origines sont visibles, je ne peux pas les cacher. Alors je préfère les assumer avant qu'on me les renvoie au visage. »

Lorsque cet enfant grandit, évoluant avec ce prénom et ce nom de famille, il commence par acquérir lui-même une identité au travers de sa propre vie, en reconnaissant que cette vie dont il dispose est la sienne.
Nous remarquons ainsi que la quête de reconnaissance est au centre des besoins identitaires. Elle peut se faire dans le respect mutuel tout comme dans la lutte et le conflit lorsque cette quête ne trouve pas de réciprocité, lorsque le besoin identitaire primaire – celui de l'existence – n'est pas comblé. Ce besoin est intrinsèquement lié à la relation à autrui, car il se traduit par la nécessité de recevoir des marques de reconnaissance de la part des autres. Tout comme le besoin de valorisation, autre besoin identitaire majeur, car l'estime de soi passe et s'appuie sur la considération ou, à l'inverse, la dévalorisation que nous porte autrui. Alors chaque individu s'attelle à produire une image positive de soi auprès des autres, celle qu'il entend admise socialement et en accord avec ce qu'il est.
Toutefois, si l'individu se voit renvoyer une image dévalorisante de soi par les autres, cela équivaut finalement à ne pas être accepté, considéré tel qu'il est.

H. 30 ans « À force de ne pas être vu tel que nous sommes réellement, nous finissons par devenir ce qu'ils disent que nous sommes. »

En effet, l'image dictée par autrui peut être intégrée et intériorisée car elle vaut mieux que ne pas être vue, reconnue. Ne pas exister. Alors l'individu peut laisser sa vraie image, son essence, ce qu'il est, se confondre avec celle renvoyée par les autres, c'est ce que les psychologues appellent « la servitude ». Lorsque la relation moi-autrui est confuse, laissant autrui manipuler son « moi » et créant ainsi cette forme de servitude, d'aliénation à ce qu'autrui nous renvoie comme image de nous-mêmes.

M. 33 ans « Quand on me disait : « Tu n'es pas un arabe comme les autres », j'en étais fier, tu te rends compte ? »

Lorsque ce contrat social de reconnaissance d'existence est rompu, on peut assister à des mécanismes intégrés de déni, de rejet et de violence vis à vis d'autrui mais aussi vis à vis de la société dans laquelle nous évoluons, n'ayant pas les outils pour lutter contre cette servitude, ce sont ces mécanismes qui se mettent en route et marginalisent d'autant plus l'individu.

N. 31 ans « Tu sais, à force d'être mis au ban, tu finis par créer de la rengaine (ndlr rancœur) envers ces autres qui ne te ressemblent pas et ne veulent pas de toi, tu te dis "vas-y je ne suis pas un moins que rien, c'est vous les minables". Mais bon après le but c'est de comprendre qu'on est tous ensemble, j'ai peut-être grandi sans oseille et sans papiers, mais la blanche en face de moi a peut-être grandit sans amour. C'est dans l'empathie vis-à-vis de l'autre qu'on peut forger le lien ».

Un dialogue ouvert et libre de toute représentation dans cette relation à autrui est important au cours de cette quête de reconnaissance, car c'est le respect de soi, de sa propre image, sa réelle image qui va s'inscrire dans le refus d'accepter cette image faussée qui est renvoyée.

I. 28 ans « Faire cohabiter l'identité du dominé et du dominant conduit à une forme de schizophrénie : l'image renvoyée des africains sur les bancs de l'école, de ces indigènes présentés sans "civilisation" qui sont mes ancêtres ne me donnait guère envie d'y appartenir et le fait d'être née sur les sols européens ne me donnait pas le droit d'appartenir pleinement à ces peuples dit "libres, modernes et civilisés" et pourtant j'avais les deux en moi, et aucune ne ressemblait à celles qu'on me véhiculait »

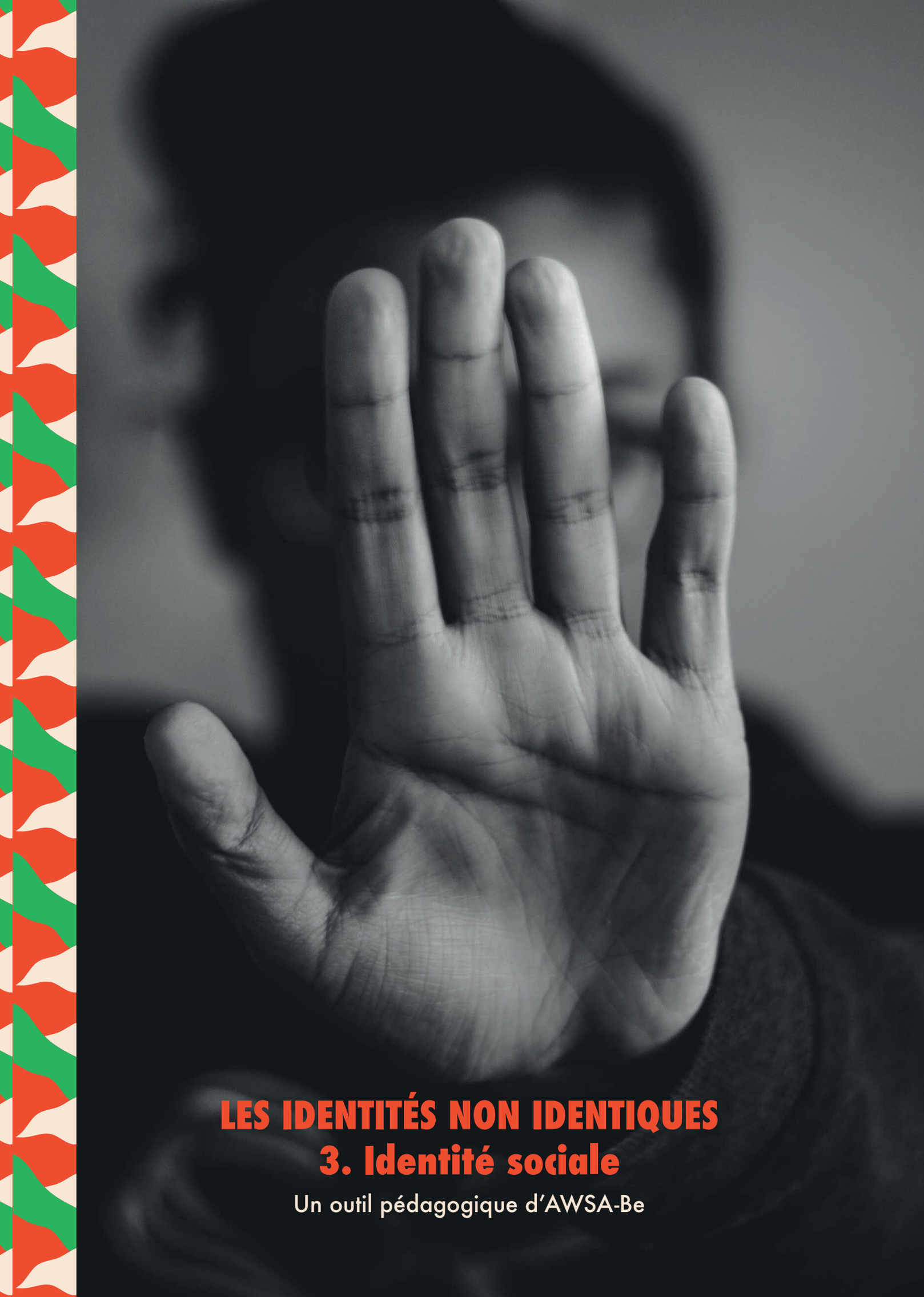
C'est quelque part retrouver une dignité mais surtout une forme de vérité nécessaire à la reconnaissance car il ne s'agit pas simplement d'être reconnu, non, il s'agit d'être reconnu pour ce que nous sommes réellement. Et ce que nous sommes réellement, nous seuls pouvons le définir, le présenter et le défendre auprès des autres. En refusant cette image imposée par des stéréotypes et des clichés liés à la prétendue race, à la classe sociale ou encore au genre, nous efforçons autrui à s'adresser à nous en tant que personne singulière, et renforçons ainsi notre individualité.

I. 28 ans, « On m'a déjà dressé un modèle tout fait pour être "femme". Le style vestimentaire que je devrai avoir, le ton que je devrai prendre … Le cas échéant, je suis un garçon manqué, mais qu'est-ce que cela signifie ? un garçon manqué ? Et si je veux juste être une femme comme ça, comme moi ? »

Cette individualité est d'ailleurs un des besoins identitaires : être reconnu comme étant unique. Ce besoin, s'imbrique avec un autre besoin, qui semble paradoxale mais qui est en somme complémentaire, celui de « l'intégration » ou le besoin d'appartenir de faire partie d'un tout, d'un groupe social et d'y être inclus.

M. 33 ans « J'ai gagné une coupe avec le maillot de la Belgique et pourtant mon coach continuait à me dire "Et chez vous, ça se passe comment ?" »

Répondre à tous ces besoins identitaires est complexe, d'autant plus qu'ils sont souvent inconscients et reposent très souvent sur nos interactions sociales.



LES IDENTITÉS NON IDENTIQUES
3. Identité sociale

Un outil pédagogique d'AWSA-Be

« C'est notre regard qui enferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances, et c'est notre regard aussi qui peut les libérer » Amin Maalouf

L'identité sociale se réfère tant à la classe sociale, celle qu'on appelle l'identité de classe, qu'au fait d'appartenir à un groupe social. Aux premiers abords cela semble être une identité choisie mais, bien souvent, elle est imposée tant par des normes intériorisées que par contrainte.

N. 30 ans « Avec ces gens, je ne me sentais pas pauvre, parce qu'on l'était tous »

N. 33ans « Je restais avec le groupe des étrangers à l'école parce qu'on se comprenait. Je n'avais pas besoin de leur expliquer certaines réalités, je me sentais compris. »

Le premier groupe social auquel on appartient est celui de la famille, on est alors forgé par les codes sociaux ainsi que les valeurs véhiculées au sein de ce premier groupe, ce qu'on pourrait définir comme étant nos codes et nos valeurs.
Par le biais de l'école et d'autres activités de socialisation, nous connaissons d'autres groupes d'appartenances (cfr. L'animation sur les groupes d'appartenance) qui vont plus répondre à nos aspirations personnelles. Cependant la peur du rejet et du jugement risque de nous pousser inconsciemment à rejoindre des groupes sociaux dans lesquels nous nous sentirons moins différents, où les statuts sociaux seront similaires et donc au sein desquels nous n'éprouverons pas de honte ni un sentiment de jugement.

T. 33 ans « À l'école, quand on était petits, je fréquentais le groupe des geeks, et il y'avait un petit qui venait souvent nous voir, il ne restait jamais longtemps, mais revenait toujours, je me rends compte, avec le recul aujourd'hui, qu'il était intéressé par nos sujets de conversation, mais n'avait pas forcément les outils et peut être avait-il trop de pudeur pour le dire »

L. 28 ans « À l'école et même aujourd'hui encore, je m'efforce de m'exprimer en français soutenu face "aux blancs". Comme pour leur prouver que je suis intelligent. »

Sommes-nous donc réellement libres de choisir nos groupes d'appartenance ?
Compte tenu de toutes les injonctions économiques, sociales, etc., n'y-t-il pas une forme « d'obligation » d'adhésion à certains codes ?
Est-ce surtout nos limites intériorisées et la peur de sortir de notre zone de confort qui nous freinent ?

Les catégorisations sociales sont vues et vécues comme des cases cloisonnées aux murailles infranchissables, tant pour les uns que pour les autres, ces frontières sont parfois d'ordre financier et donc intrinsèquement liées aux classes sociales mais elles sont aussi symboliques, liées aux constructions sociales et mentales maintenues par l'imaginaire collectif et soutenu par les systèmes.

N. 30 ans « Il m'a fallu un temps pour oser aller voir les hippies, ils m'intriguaient mais on était trop différents, en tout cas, c'est ce que je pensais ; puis, en fait, on se rend compte qu'on peut s'entendre sur pas mal de trucs bien que nos parcours et nos références soient complètement différents. Alors on se rend vite compte que nous, entre nous, nous n'avons pas de soucis mais que le problème est plus systémique »

L'identité sociale évolue selon son parcours personnel, scolaire et professionnel et pose question aux yeux d'autrui. Elle demande parfois même validation aux yeux de sa famille et/ou de sa communauté, surtout lorsque l'on fréquente des groupes d'appartenance complètement différents.

M. 28 ans « Sur le terrain, on était tous les mêmes, puis dans les vestiaires chacun rejoignait sa case »

Comment éviter le sentiment de trahison que l'on peut parfois ressentir à l'idée de fréquenter des groupes d'appartenance autres/différents ?
Comment échanger avec des autres personnes issues d'autres groupes d'appartenances sans ressentir un regard jugeant ni éprouver un sentiment de honte ?

LES IDENTITÉS NON IDENTIQUES
4. Identité communautaire

Un outil pédagogique d'AWSA-Be

« Chacun d'entre nous devrait être encouragé à assumer sa propre diversité, à concevoir son identité comme la somme de ses diverses appartenances, au lieu de la confondre avec une seule, érigée en appartenance suprême, et en instrument d'exclusion, parfois en instrument de guerre. » Amin Maalouf

Au sens purement étymologique, la communauté signifie « un groupe de personnes (cum) qui jouissent de manière indivisée d'un patrimoine, un bien, une ressource, ou bien au contraire une obligation, une dette (munus) ». La communauté représente donc une agrégation de personnes partageant des valeurs et un tronc historique. Cette dernière peut se former indépendamment de la volonté de ses membres et sans qu'ils puissent, à titre individuel, décider de leur implication.

G. 29 ans « Le poids de ma communauté m'écrase, mais en même temps je me sens obligée de représenter. L'individualité a ses limites au final. »

Dans un schéma classique, une des premières formes d'adhésion et/ou de rattachement à une communauté s'effectue par le biais du cercle familial. La transmission d'une trame historique et d'un patrimoine culturel et cultuel. Un héritage. La passation de toute une conduite de morale, de traditions, de comportements. Via cette transmission il y'a donc une adhésion à un cercle plus large, dit le cercle communautaire.
Les poids des mots
Dans les groupements humains, l'intention, la croyance, les ressources, les besoins ou les risques sont des conditions qui pèsent sur l'identité des individus et sur leur cohésion. Aujourd'hui, l'usage du mot communauté évoque souvent des collectivités historiques ou culturelles et peut renvoyer aux notions de minorités ou de communautarisme. D'où l'importance de centrer ces notions et redonner le poids aux mots.

N. 33 ans « Le communautarisme ? c'est comme tous ces mots qui finissent en -isme, ça porte une connotation négative, une forme extrême d'un esprit de collectivité »

Le mot « communauté » a été galvaudé et perverti. Il y a une nécessité préalable de prendre de la distance avec les stéréotypes découlant du mot communauté telle qu'utilisé aujourd'hui dans le langage courant français. De ce fait, nous aborderons également les notions dérivées de « communautaire » et « d'identité communautaire », en prenant conscience des stigmates qui s'y attachent.

G. 28 ans, « À l'école, on trouvait que je m'exprimais trop bien en français pour une jeune fille comme moi, sous-entendu noire venant d'une classe populaire, du coup j'interpellais, ils pensaient que mes parents étaient issus de la bourgeoisie congolaise. J'avais envie de leur dire "Ben non en fait, c'est juste que le français c'est ma langue maternelle" »

Les mots ont un poids, ils créent une réalité. La définition des mots ne compte pas tant, lorsque leur signification est fortement influencée par l'imaginaire collectif. Nous avons ici un exemple flagrant avec le mot communauté. Seul, il aurait pu évoquer la communauté LGBT+ ou la communauté de biens. Le mot communautaire pourrait, lui, évoquer les projets entrepris au sein d'une communauté quelconque, à l'échelle d'une commune ou d'un centre de jeunes par exemple. Mais aujourd'hui, « communauté » et surtout « communautaire » rappelle « les quartiers », les communautés issus de la classe populaire évoluant dans les quartiers à forte propension de ségrégation socio-spatiale.
Et c'est cette réalité insidieuse qu'il faut aujourd'hui dévoiler.

Le processus d'étiquetage et de stigmatisation.

S. 27 ans « Nous sommes renvoyés vers cette communauté par la société. Donc quelque part l'adhésion ou non à cette communauté n'est pas choisi. »

Ce mécanisme de lecture biaisée du mot « communautaire » affecte concrètement les personnes issues de milieux défavorisés et/ou d'origines ethniques habituellement associées à ces mêmes milieux.

Y. 15 ans « À priori, je suis marocain même si je suis né ici. Je dis à priori parce qu'on me le rappelle tous les jours à l'école, du coup sans y avoir jamais vécu, je suis plus marocain que belge »

Il y a d'une part cette étiquette qui nous est attribuée par « l'autre » basée sur les stéréotypes et d'autre part, les clichés entretenus par les constructions mentales et sociales attachées à cette dite « communauté ». Cela se traduit concrètement par une attente de représenter les codes sociaux de telle ou telle communauté. Il est important de rappeler que ces mêmes codes sont considérés comme immuables tant par « l'autre » externe à la communauté que par les membres de la « communauté » même. En effet l'individu va être pris en étau entre cet « autre » qui lui renvoie une image de lui-même devant correspondre aux idées reçues et les membres de sa communauté qui attendent de lui une adhésion inconditionnelle.

I. 28 ans « Quand je suis arrivée à l'université, vu que je venais de France et que j'avais un casque sur les oreilles, j'étais étiquetée de "banlieusarde". Un jour après être intervenue en cours, on est venu me voir à la fin du cours pour me féliciter de m'exprimer convenablement en français et de jouir d'une culture générale "malgré tout" ».

En réponse à cet étiquetage, une des suites courantes est l'intériorisation du stéréotype et de l'image renvoyée. L'individu va endosser le rôle qui lui est attribué par la société au risque de devenir ce fantasme caricaturé. Ce processus d'intériorisation se développe en parallèle d'une perte d'identité et de repères, l'individu va donc se rattacher à ces constructions collectives afin de retrouver une identité. De surcroit, une fois qu'il se retrouve dans cette position, on assiste à une cristallisation, une intensification des traits qui lui sont renvoyés et à sa communauté et peut se retrouver dans un rôle de gardien des codes et de la morale de cette identité communautaire stéréotypée allant même jusqu'à reproduire le processus d'étiquetage et de stigmatisation vis-à-vis d'autres individus qu'il estimerait membres de cette communauté.

L. 28 ans « Je sais que je dois me marier avec "une fille de chez moi", j'ai été conditionné à ne même pas considérer les autres filles, je ne préfère pas. Mais en même temps, "les filles de chez moi", je ne suis pas sûr de pouvoir m'entendre avec. Le poids de l'histoire de mon peuple fait que je ne peux pas envisager quelqu'un d'autre, je serai le premier à m'en sentir coupable »

I. 28 ans « Quand je suis arrivée en France, ce ne sont pas les blancs qui se moquaient de mon accent, mais bien "mes frères et sœurs" arabes »

Outre les différents processus décrits ci-dessus, il y a des modes de rétention des personnes au sein de ces communautés et souvent, celles-ci se fait par le biais de la culpabilité. Ce poids de la culpabilité lorsque nous adoptons des codes différents peut s'avérer lourd à porter lorsque le groupe va se sentir trahi de voir l'un d'entre eux s'éloigner.

L. 28 ans « Ils (ndlr nos parents) sont venus ici avec un projet pour nous, et si on n'honore pas le projet, c'est leurs projets à eux qu'on ne respecte pas »

I. 28 ans « Ma communauté je l'ai créée aujourd'hui, elle regroupe des personnes qui partagent mes valeurs personnelles à moi. Et au fait on est des personnes hétéroclites issues de milieux différents, avec des croyances différentes, et c'est super riche et important de les avoir autour de moi car ils me font évoluer .

LES IDENTITÉS NON IDENTIQUES
5. Identité professionnelle

Un outil pédagogique d'AWSA-Be

« La dignité c'est d'avoir un rêve, un rêve fort qui vous donne une vision, un monde où vous avez une place, où votre participation, si minime soit-elle, va changer quelque chose. » F. Mernissi

Le travail exercé par un individu est un élément fondamental de son identité. De nos jours, lorsque l'on dévoile son métier, on dévoile son niveau d'études, sa richesse culturelle et sociale et par conséquent, sa classe sociale. Se présenter au travers de son travail est un moyen de montrer son statut social. Pour bon nombre de psychologues, l'activité professionnelle est un élément primordial de l'identité de chacun.

A. 28 ans « l'identité ça me fait penser à ma profession : je suis juriste. Je me présente avec mon métier car c'est le seul truc plus ou moins neutre que j'ai réellement choisi ».

Le travail est donc un moyen de se forger une identité au sein de notre société mais également un moyen de développer des relations avec autrui.

N. 30 ans « Quand t'es pauvre, il n'y a pas de place à prendre, puis tu deviens riche et tu comprends qu'il y'a des places à perdre. La compétition, en vrai, je l'ai apprise bien plus tard »

Les études servent-ils uniquement à l'accès à un emploi ?
En quoi l'identité professionnelle répond au besoin d'intégration sociale ?
De quelle manière peut-on créer des alliés sur le lieu de travail ?

En effet, le marché de l'emploi est le lieu où les groupes d'appartenance se rencontrent malgré eux. Le choix de se confiner dans un groupe similaire n'est plus possible. Contraints par les nécessités professionnelles d'interagir avec divers groupes issus de divers milieux sociaux et portant des codes différents, cela peut être vécu comme un choc pour les personnes qui se sont toujours confortées à être blotties dans ces groupes rassurants, similaires. Cela peut également éveiller des dissonances et des blessures anciennes, le retour du sentiment de honte, celui de devoir prouver sa place, son intelligence, sa légitimité.

H. 30 ans « Aujourd'hui, j'ai deux masters obtenus avec grande distinction et pourtant, je me dis que ce n'est pas assez. »

S. 29 ans « Avec mes collègues, je ne peux pas tout dire, je risque de me faire cataloguer ou alors on va me mettre au ban donc je ne préfère pas : je me sens jugé ».

Cependant cela peut être aussi l'occasion de décloisonner ces barrières symboliques et/ou réelles entre les diverses catégories sociales et de créer un dialogue interculturel qui pourrait contribuer à déconstruire les clichés et stéréotypes véhiculés au travers des médias et du collectif imaginaire.
La rencontre de ces diverses identités au sein des entreprises contribue à « normaliser » une présence de la diversité au sein des différents secteurs professionnels.

M. 28 ans « Mon rêve ? c'était de devenir pilote. Mais bon, j'avais plus de chance de devenir footballeur compte tenu de mon origine, du coup j'ai tout misé sur le foot. »

Par manque de visibilité de rôles modèles ou de sources d'inspirations, les personnes ayant un parcours migratoire, pourraient s'auto-limiter dans leurs ambitions professionnelles ou/ou académiques. Aujourd'hui, les individus issus de la deuxième et troisième génération occupent des postes divers et sont une source d'inspiration pour les plus jeunes. Si le racisme structurel, le sexisme ordinaire et l'imaginaire colonial sont toujours présents et dictent bon nombre de lectures concernant le parcours et/ou les ambitions des personnes dites « racisées », on remarque que de plus en plus de voix s'élèvent pour les dénoncer.

I. 28 ans « J'avais 23 ans, c'était mon premier entretien professionnel, le recruteur m'a demandé le métier de mon père et j'y ai répondu. À refaire aujourd'hui, je poserai la question de l'utilité de cette information dans un entretien ».

N. 53 ans « Quand j'ai rencontré mon promoteur de doctorat pour la première fois, il m'a dit "Ah Fatima n'est plus dans sa cuisine ?". Ma mère s'appelait Fatima et était effectivement dans sa cuisine, mais moi non. J'ai repris sa phrase dans ma thèse et je l'ai déconstruite. Pour moi, il était question de remettre un peu d'honneur à ma mère, à sa condition de femme et de "migrante" et par la même occasion à toutes nos mamans »